

"Piclette", à la Muse

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **53 (1915)**

Heft 40

PDF erstellt am: **07.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-211565>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Pensifs, recueillis et rêveurs,
Verrez-vous en esprit, la soif, la soif sans bornes
De nos intrépides buveurs ?
Peut-être verrez-vous, au petit jour, sordides,
Demi-vêtus, les yeux hagards,
Ces hommes condamnés, tremblants, lèvres avides,
Et la fièvre dans les regards ;
Un pot dans une main, la clef de fer dans l'autre,
Hébétés, le gosier en feu, [tre
Tâtonnant pour trouver l'ancre où leur cœur se vau-
Et s'avachit devant son dieu ?

Mais non, vous dormirez, vous oublierez nos peines,
Nos passions et nos travers ;
Et si le bon temps vient, les vendanges prochaines
Verront le fond de nos revers.

Charrière de Benneveys (Aigle). LOUIS CROISIER.
Novembre 1879.

Riposte. — Un boucher avait coutume de ma-
jorer toujours les commandes de ses clients. On
lui demandait, par téléphone, trois kilos de
viande, il en envoyait cinq, par exemple. Le
sens des affaires, quoi !

Or le boucher s'en va un jour, avec un ami,
chez un cafetier-restaurateur de ses clients, qui
avait été souvent victime de la majoration habi-
tuelle. Le boucher commande un « demi ». Le
cafetier apporte un litre.

— Mais on ne vous a commandé qu'un « demi »,
observe le boucher ; pourquoi apportez-vous un
litre ?

— Oh ! bien, ici, c'est comme chez vous, répli-
que le cafetier. Quand on vous demande trois
kilos de viande, vous en envoyez cinq. Moi, je
double la commande : un litre pour un « demi ».

BONAPARTE EN SUISSE

OU

Une halte du grand homme, à Villeneuve

Comédie anecdotique, mêlée de couplets

par J.-J. PORCHAT

(Représentée pour la première fois sur le Théâtre de
Lausanne, le 15 mars 1843.)

— 0 —

II

SCÈNE III

ROBINET, JEANNETTE

ROBINET, *à part.*

C'est Jeannette ! Elle pleure ? ... Ah ! je comprends.
Sa vieille mère est encore des bons, des fidèles...
Elle lui aura inculqué ses sentiments... et les miens.
Quelle consolation pour moi de voir enfin quelqu'un
pleurer. Mais, si jeune, regretter l'ancien régime,
être à seize ans de la vieille roche, c'est admirable.
Haut. Oui, pleure, Jeannette, pleure. Tu as bien
raison de pleurer. Viens, si tu veux, nous pleure-
rons ensemble. *Il prend son mouchoir de poche.*

JEANNETTE.

Ainsi, M. Robinet, vous savez les nouvelles et
vous prenez part à notre chagrin.

ROBINET.

Eh ! sans doute, mon enfant. Moi, ton ancien maî-
tre ! Tu connais mes principes.

JEANNETTE.

N'est-ce pas être bien méchant, bien tyran ?...

ROBINET.

Tyran ! A qui le dis-tu ? Mais toi-même, si jeune,
comprends-tu bien un pareil malheur ?

JEANNETTE, *vivement.*

Jeune ou vieille, ça nous est toujours sensible.
Et moi qui aimais tant Michel !

ROBINET.

Qui ? Michel, d'ici à côté ? ... Michel ? ... Est-ce qu'il
te sépare de lui ?

JEANNETTE.

Rien de plus sûr.

ROBINET.

Le brigand ! Pour le faire soldat ; pour l'envoyer
à la boucherie.

JEANNETTE.

Non pas ; il l'établit charron. Voilà sa boutique.

ROBINET.

Lui, l'établir charron ? Depuis quand ? Comment ?
Pourquoi ?...

JEANNETTE.

Pourquoi ! Pour faire des chars, je suppose.

ROBINET.

C'est clair. Pour voiturier ses bagages. Il pense à
tout ce diable incarné... Etonnez-vous après cela de
ses victoires !

JEANNETTE.

Quel diable ? Quels bagages ? Quelles victoires ?
Vous ne savez ce que vous dites, M. Robinet.

ROBINET.

Va, va, tu ne connais pas comme moi ce maudit
Bonaparte. Je le sais par cœur, moi, comme si je
l'avais fait.

JEANNETTE, *avec impatience.*

Mais qui vous parle de Bonaparte ?...

ROBINET.

De qui parles-tu donc ?

JEANNETTE.

De Jean-Louis, père de Michel.

ROBINET.

Ah !

JEANNETTE.

Qui ne veut plus que son fils m'épouse... Je ne
sais pas pourquoi.

ROBINET, *à part.*

Je le sais bien, moi. Les opinions de la mère f...

JEANNETTE.

Ah ! M. Robinet, si vous vouliez parler pour nous
à Jean-Louis, ou lui écrire plutôt, vous qui avez
une si belle écriture !

ROBINET, *saisi d'une idée.*

Eh bien je parlerai, je parlerai ; mais, Jeannette,
il faut que tu me fasses une promesse.

JEANNETTE.

Oh ! vous serez du contrat.

ROBINET.

Bon, mais ce n'est pas cela.

JEANNETTE.

Et de la noce.

ROBINET.

Fort bien, mais c'est encore autre chose.

JEANNETTE.

Et de la belle Dimanche !

ROBINET, *d'un ton pressant.*

Ce n'est pas de refus, mais je ne te demande
qu'une chose, une seule chose : ne va pas voir pas-
ser le tyran... Je t'en prie, Jeannette, ne va pas...

JEANNETTE.

Le tyran ! Quel tyran ?

ROBINET.

Bonaparte.

JEANNETTE.

Toujours Bonaparte ! Est-ce que je pense à lui ?
S'il ne faut que ça pour vous contenter, c'est bien
facile. Pourvu que je voie Michel, je suis satisfaite,
moi.

ROBINET.

Bien, bien, Jeannette ! *A part.* Toute à son
amant : c'est autant de pris au premier Consul.

JEANNETTE.

AIR :

Pour charmer la disgrâce
Qui poursuit nos amours,
Michel passe et repasse
Par chez nous tous les jours.
En vain mon âme émue
Jamais ne l'attendit :
Il paraît à ma vue,
Dès que mon cœur l'a dit.
En lui je me repose.
Serait-il d'autre bien ?
J'ai par lui toute chose ;
Sans lui tout ne m'est rien.
Chez ces rois qu'on encense
Qu'irais-je faire hélas ?...
Je verrais son absence,
Et ne les verrais pas.

ROBINET.

Aimable enfant ! Allons, allons, je veux favoriser
des amours si fidèles. *A part.* Mais, une idée !...
Si je me servais de son ingénuité, pour jouer un
tour de mon métier à ces patriotes de Villeneuve !
Haut. Jeannette, serais-tu assez bonne pour me
faire un grand plaisir ?...

JEANNETTE.

Pourquoi pas, si c'est quelque chose qui soit de
faire !...

ROBINET.

Sans doute, et tu me rendras si heureux !...

JEANNETTE.

Mais si Michel...

ROBINET.

Michel, Michel a ses opinions, et moi j'ai les
miennes. Les femmes n'en ont pas des opinions ;
elles n'en doivent pas avoir... et tu vas sans peine
me rendre un service essentiel. Vois-tu, Jeannette,
tourne-toi là, de ce côté, en face de la Maison com-
mune ; fais dix pas en avant, et crie de toutes tes
forces : *Voix étouffée.* « A bas le tyran ! A bas Bo-
naparte ! »

JEANNETTE.

Quelle drôle d'idée !... Mais si cela peut vous être
agréable. *Elle crie.* A bas...

ROBINET.

Attends donc que je sois un peu plus loin. *Il se
cache.* A présent.

JEANNETTE, *elle accourt auprès de Robinet.*

Mais vous me promettez que Michel...

ROBINET.

Je t'en réponds corps pour corps.

JEANNETTE, *dans la coulisse du côté opposé.*

A bas le tyran ! A bas Bonaparte ! *Robinet se
frotte les mains ; il exprime sa joie.* Ah ! Le
voici ; le voici !... *Elle court se cacher derrière
Robinet, qui est tout effrayé. Il tourne le dos
aux arrivants.*

SCÈNE IV

JEANNETTE, ROBINET, JEAN-LOUIS, MICHEL

ROBINET.

C'est très mal, Jeannette ! C'est très mal. Ces ma-
nifestations sont tout à fait condamnables... *Jean-
Louis lui frappe rudement sur l'épaule.* Ah !
quelle main de fer !

JEAN-LOUIS.

Qu'ai-je entendu ?

ROBINET.

Oh !... *A part.* Je croyais que c'était l'autre !...

JEAN-LOUIS, *à Michel.*

C'est Jeannette ! C'est elle qui a proféré des cris
séditieux ! Tu vois si j'ai raison de vous séparer.

JEANNETTE, *pleurant.*

C'est par obéissance, M. Jean-Louis, et pour lui
faire plaisir. *Elle montre Robinet.*

MICHEL.

Qu'as-tu fait, ma chère Jeannette ?

JEANNETTE.

Il m'avait promis de parler pour nous à votre
père.

JEAN-LOUIS.

La belle recommandation ! Un aristocrate ! Viens
ici, Michel ; je te défends de la courtiser.

MICHEL.

Mon père, je la console.

AIR : *Veillons au salut de l'empire.*

Laisse-moi te fléchir, mon père.
L'amour égarait sa raison.
Pour que liberté lui soit chère,
A ma belle ouvre ta maison.
Du feu dont ton âme est remplie
A son tour tu vas l'animer.
Quand le père aime la patrie,
Tous les enfants savent l'aimer.

(*A suivre.*)

* Jeannette, Michel, Jean-Louis, Robinet.

« **Piclette** », à la **Muse**. — « **Piclette** », l'amusante
pièce vaudoise en 3 actes de M. Marius Chamot,
dont les salles combles ont été interrompues en
plein succès par les premiers beaux jours, en mai
dernier, va être reprise par La Muse, le jeudi 7
octobre, au Kursaal.

Le spectacle commencera par la première audition
de « Chansons vaudoises inédites », paroles de M.
Marius Chamot, musique de M. G. Waldner.

Une salle archibondée est assurée d'avance à ce
spectacle peu banal et bien de « chez nous ».

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Julien MONNET, éditeur responsable.

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & C^{ie}.